

Madame la Ministre, chère Rachida Dati, Monsieur le président de la Société des Gens de Lettres, cher Christophe Hardy, Madame la présidente du jury, chère Evelyne Châtelain, chers amis,

C'est un très grand honneur pour moi de recevoir ce prix, et j'en suis d'autant plus heureux qu'il est décerné par un jury composé en grande partie de traducteurs. C'est donc une reconnaissance de mes pairs à laquelle je suis très sensible.

Qu'un grand prix récompense une œuvre de traduction me paraît quelque chose d'extrêmement important. Non seulement parce que cela permet de valoriser un travail trop souvent relégué dans l'ombre, mais aussi, et surtout, parce que la traduction joue un rôle capital dans l'échange entre les cultures. En permettant l'accès aux littératures étrangères, elle contribue à l'ouverture au monde. Or, une culture qui se referme sur elle-même, qui refuse le dialogue, qui n'accepte par les apports extérieurs est une culture qui meurt.

« Tous les textes de l'humanité constituent un seul grand et même texte écrit dans des langues infiniment différentes, et tout nous appartient, et il faut tout traduire », disait le metteur en scène et traducteur Antoine Vitez. Je ne peux que souscrire à cette phrase. Loin de moi l'idée de regretter une mythique langue unique, une sorte d'avant-Babel. La diversité des langues, la diversité des cultures constituent au contraire une richesse, et pour la faire vivre, les traducteurs sont indispensables.

Comme mon nom l'indique, je ne suis pas d'origine française. Je suis né en Norvège, et j'y ai passé mon enfance et mon adolescence. Je traduis donc vers ma langue d'adoption, ce qui aux yeux de certains n'est pas très orthodoxe. Paradoxalement, je crois pourtant que cette situation a quelque chose d'intéressant. À force de vivre entre deux langues, entre deux cultures, on devient peut-être plus sensible à leur singularité. Par ailleurs, c'est sans doute cela qui a fait de moi un traducteur, puisque mon travail me permet de garder un contact avec ma culture d'origine et avec une langue que je ne parle désormais qu'occasionnellement.

Est-ce que la traduction des langues scandinaves présente des difficultés spécifiques ? Je n'en suis pas certain. Si problèmes il y a, ils sont plutôt liés aux particularités des textes que nous traduisons. Ceux de Jon Fosse exigent par exemple qu'on respecte scrupuleusement les nombreuses répétitions de son écriture si particulière, alors que les romans de Per Petterson, d'une oralité très travaillée, nécessitent une démarche tout à fait différente. Leur simplicité apparente n'est d'ailleurs pas ce qu'il y a de plus facile à rendre, puisqu'elle oblige à élaguer sans cesse pour éviter de tomber dans le bavardage. Et, d'une manière générale, aborder un auteur pour la première fois est toujours un défi : rien n'est acquis, il faut tout recommencer à zéro.

Si je suis ici aujourd'hui, c'est d'abord grâce à « mes » auteurs. J'ai en effet eu la chance de traduire de grands écrivains, et de les suivre sur une longue période (ce qui est, je crois, le rêve de beaucoup de traducteurs). Je pense en premier lieu à Jon Fosse, prix Nobel de littérature en 2023, que je suis très fier d'avoir fait connaître au public français et qui, au fil du temps, est devenu un ami. Mais aussi à Per Petterson, que j'ai tant de plaisir à traduire, à Tomas Espedal, dont l'écriture inclassable m'enchant, et à Solvej Balle, avec qui j'entame maintenant un long compagnonnage, puisque son cycle de romans comptera à terme sept volumes.

Je voudrais aussi remercier mes éditeurs. Là encore, j'ai eu beaucoup de chance ; j'ai toujours eu des rapports très agréables avec ceux avec qui j'ai eu l'occasion de travailler. Je voudrais notamment citer Jean Mattern, que j'ai connu chez Gallimard et chez Grasset, et que je retrouve maintenant avec bonheur chez Christian Bourgois, ainsi que Joachim Schnerf, Audrey Scarbel et Benjamin Burguete, l'équipe de la collection « En lettres d'ancre » chez Grasset, avec qui c'est un vrai plaisir de travailler. Mais je pense également à Claire Stavaux, qui a pris la succession de Katharina von Bismarck et Rudolf Rach chez l'Arche éditeur, où elle continue de soutenir le théâtre de Jon Fosse, à Hege Roel Rousson, qui défend avec grand talent les littératures scandinaves chez Actes Sud, à Laure de Vaugrigneuse, des éditions du Seuil, à qui je dois le bonheur de traduire les fascinants romans d'Ane Riel, et à Claude Lutz, des

éditions Circé – grand amoureux de la littérature qui a été un des premiers à me faire confiance. Et je voudrais saluer la mémoire de celui qui m’a lancé alors que je n’avais encore rien publié : le regretté Jean-Loup Rivière, qui a fait paraître mes traductions d’Ibsen dans la collection « le Spectateur français » à l’Imprimerie nationale.

Il ne vous a pas échappé que la traduction théâtrale a longtemps occupé une place importante dans mes activités. J’ai eu le bonheur de travailler avec des metteurs en scène comme Jacques Lassalle, qui a été le premier à monter une de mes traductions, et Claude Régy, auteur de la première mise en scène d’un texte de Jon Fosse en France – c’était *Quelqu’un va venir*, créé aux Amandiers de Nanterre en 1999. Hélas, ils ne sont plus parmi nous, mais leurs spectacles m’ont laissé des souvenirs inoubliables, et je suis infiniment heureux d’avoir eu la chance de les connaître.

Pour terminer, qu’il me soit également permis de dire ma reconnaissance envers mon mari Gérard, qui partage ma vie depuis plus de cinquante ans, et qui est aussi mon premier et très attentif relecteur.

Je voudrais dédier ce prix à la mémoire de Bernard Dort, mon merveilleux professeur à l’Université de Paris III, avec qui j’ai co-traduit *Rosmersholm*, d’Ibsen, et qui a été mon directeur de thèse.

Merci à tous. Et merci à vous, chers amis, d’être ici avec moi.